

RICHARD ROGNET

**ÉLÉGIES  
POUR LE TEMPS  
DE VIVRE**

*nrf*

GALLIMARD

ÉLÉGIES POUR LE TEMPS DE VIVRE

RICHARD ROGNET

ÉLÉGIES  
POUR LE TEMPS  
DE VIVRE

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
vingt exemplaires sur vélin pur fil  
des papeteries Mamenayde numérotés de 1 à 20*

*Pour Antoine Gallimard*



J'allais dans le verger où les framboises au soleil  
chantent sous l'azur à cause des mouches à miel.  
C'est d'un âge très jeune que je vous parle.  
Près des montagnes je suis né, près des montagnes.  
Et je sens bien maintenant que dans mon âme  
il y a de la neige, des torrents couleur de givre  
et de grands pics cassés où il y a des oiseaux  
de proie qui planent dans un air qui rend ivre,  
dans un vent qui fouette les neiges et les eaux.

Francis JAMMES

*De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*





Je m'étais attablé à l'auberge des Trois Sapins, muet comme un marchand taiseux qui pense et fait ses comptes, puis je me levai et sortis pour retrouver la route, dans le serein, où le charme magique du soir m'accueillit par son obscurité. L'auberge est doucement adossée à la colline boisée au-dessus de laquelle, à ce moment, brillait, superbe, la demi-lune. C'était indiciblement beau sur cette route de village. Le peu de clarté s'estompait, mais persistait, étendant, suspendant çà et là un léger halo. Mais les étoiles apparaissaient déjà, entre de gros nuages tièdes, au ciel de plus en plus sombre. L'obscurité installait plus largement son règne. Les gens étaient si joliment indistincts et, dans l'ombre, s'éloignaient d'un pas si joliment doux et ouaté. Quelqu'un me dit un amical bonsoir. C'était une jeune fille.

Robert WALSER  
*Petits textes poétiques*  
(Traduction de Nicole Taubes)



Les enfants débouchèrent sur mon chemin et quand ils m'aperçurent, ils furent stupéfaits. Je dus rire, parler pour ranimer leur course interrompue et me retrouvai ainsi seul. Mais j'entendis aussitôt d'autres pas incertains derrière la haie qui tremblotait par à-coups comme si des mains fourrageaient à l'intérieur. Je restai immobile, debout, guettant les feuillages touffus. Et j'aperçus alors une chevrete noire arracher avec délicatesse des bourgeons. Je la regardais manger et je m'amusais à attendre qu'elle s'aperçût elle aussi de ma présence. Mais je n'aurais jamais imaginé que, quand nos regards se seraient rencontrés, elle pût rester un moment aussi figée, pour reculer, terrorisée, désespérée et épouvanter les autres chevrettes qui suivirent sa débandade avec ahurissement.

Sandro PENNA

*Un peu de fièvre*

(Traduction de René de Ceccatty)



Ne reviens pas, les retours nuisent au temps  
de vivre, mon village suffit à rendre mes nuits  
supportables, mon village, sa profondeur et  
les parenthèses du soir dans la tranquillité,  
ne reviens pas, la blessure ne dort pas,  
la mémoire comme un ciel couvert  
prépare les orages futurs, ne reviens  
pas. À qui dis-je ne reviens pas? à qui  
dans des tourbillons de fumées  
sur les champs d'automne, sur les forêts  
d'automne, sur les jardins lépreux d'automne

à qui? sinon à celui qui résiste en moi,  
sous les pierres ensevelies sous  
d'autres pierres, celui qui frappe  
sans qu'on l'entende à la porte  
de l'intérieur, celui dont le sourire  
impalpable frémit sous l'illusion d'être  
et les nuages qui s'amoncellent avant la pluie,

à qui? à qui dans l'écriture et sous la peau?  
à qui dans le temps sur le temps replié?  
à qui? et pourquoi cette question  
qui traverse l'éternité comme ces lumières  
que les oiseaux hébergent sous leurs ailes?

Je parlerai du mot pluie, du mot silence  
sous la pluie, je parlerai du jardin  
sous la pluie, de la facilité des fleurs  
à accepter les confidences du matin, je  
parlerai de vestiges, de tuiles tombées,  
de fontaines taries, de sources renaissantes,  
je parlerai de pulsations, de paupières,  
je marcherai vers la montagne, je me précéderai.

Parler, parler encore, là où le soleil s'étonne  
de frémir dans les branches, là où les chemins  
entrent au cœur du monde, parler, défaire  
chaque mot et se noyer en lui jusqu'à  
sentir bouger l'éternité dans le geste  
qu'on fait en saluant l'enfant qui sort  
en secret de chez lui pour retrouver  
son camarade et gagner un peu de temps  
sur le sommeil, le suivre cet enfant,

se glisser dans sa chair, rouler  
avec lui dans les fossés, s'arrêter  
un instant pour accueillir le ciel,  
ne plus savoir où sont les frontières,  
obéir aux étoiles, s'enfouir  
dans un langage qui monte de la terre,

et avec lui, l'enfant, désapprendre  
qui je suis, chercher dans la soudaineté  
d'une ombre la vibration des regards  
perdus, errer jusqu'à l'entrée  
d'une maison où je n'attends personne  
puisque j'ai retrouvé la clef des songes  
et sous les songes la parole  
qui vit pour moi du mot pluie,  
du mot silence et de l'enfant qui ne dit  
rien pour ne rien obscurcir.

Et si tu comprenais pourquoi le jour chancelle  
sur le sol aveuglé — ô terribles fléaux,  
hommes en déroute et les cris des anges  
mortels sur les décadences, les plaies  
à ciel ouvert. Et si tu disparaissais  
avec des griffes impitoyables dans le cœur,  
des banquettes affaiblies, des visages traversés  
de fatigue, et des morts, et des morts  
repliés sur eux-mêmes comme des chauves-souris.

Et si tu écrivais le roman du désespoir,  
celui des terres inondées ou recluses,  
celui des villes renégates ou celui  
des hameaux délabrés, que dirais-tu  
à ton poème qui tremble et qui s'alarme? que  
dirais-tu? Mais regarde bien autour de toi,  
un petit garçon prend la lumière entre  
ses doigts, il remonte les pentes du matin,  
il est l'encre violette des prairies  
avec leurs fleurs, leurs silences de fleurs,  
leurs émeutes de fleurs devant l'éternel  
combat de l'enthousiasme et de l'inquiétude.



Puis au moment où tu écris cela, une femme  
sort de chez elle avec une brassée  
de dahlias de toutes les couleurs,  
une femme qui parle d'amour à la montagne,  
une femme qui chantonne, indifférente  
à ceux qui passent près d'elle, une femme  
qui sort du gouffre, qui ne le dira pas  
et qui sourira longtemps aux dahlias  
pour se protéger du temps qui l'effraie,  
le temps sans grammaire, le temps sans eau heureuse,  
le temps toujours menacé par notre pourriture.

Et je ne vois plus clair, je me dresse  
dans le tumulte, je me surprends, déchiré,  
devant ma propre porte, je n'ose entrer,  
ma maison ne reconnaît aucun dahlia,  
aucun petit garçon, je me dissous.

Tu vois que les roses  
finissantes soutiennent la clarté  
jusqu'aux fenêtres de ta chambre,  
tu leur dis, aux roses, de ne pas  
laisser le jour se replier comme  
une aile malade, qu'il peut espérer  
l'amitié de leurs pétales — et même,  
tu devines, dans cette apparente fragilité,  
que le monde reprendra force,  
après un hiver redouté qui passera  
sans trop de peine et d'abandon.

C'est comme cela que se pensent  
la joie, les champs à l'horizon,  
la tranquillité des chemins,  
des pierres, des murs dans l'attente  
d'on ne sait quelle faveur  
d'un soleil futur, c'est comme cela  
que d'une parole timide  
on passe à une autre parole,  
tenace, triomphante, c'est comme  
cela que les roses finissantes  
écartent les ombres qui les frôlent  
et que plus tard elles reviendront

en une autre saison, en plein cœur  
du fourmillement de la terre.

Tu sais comment vont se rencontrer  
les prochains jours, les prochaines  
mains, les prochains regards,  
tu sais que le ciel donnera  
au caillou son allégresse matinale,  
que d'un souffle à peine parfumé  
les branches apaiseront les oiseaux  
et que quelqu'un, victorieux des gestes  
mauvais, assistera sans mot dire  
à la venue d'une lumière de légende.

Avec la grande nuit déposée  
sur ton front, tu entres en  
toi, tu ne résistes pas, tu  
déflores le ciel et tu pousses  
jusqu'aux étoiles, jusqu'au double  
des étoiles, l'ivresse de  
l'infini que ton sang véhicule.

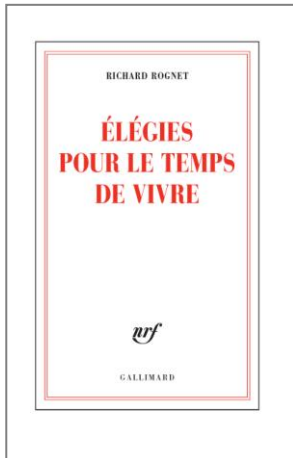
Tu te souviens des ruisseaux,  
des filets d'eau dans la montagne,  
du souffle de la terre sur les pierres,  
entre les herbes drues et les herbes  
tendres, entre les doigts du  
jour où se multiplient les  
caresses toujours attendues, toujours  
espérées, tu te souviens de  
l'éphémère clarté qui portait  
en elle toutes les lumières qui  
ont façonné le monde et ta vie.

Et aujourd'hui, devant la bière  
que tu avales lentement à  
la terrasse d'un café, sur la place  
de la cathédrale de Sens — ou sur

*Livres d'artistes*

- SIX POÈMES, QUATRE PEINTURES (ouvrage réalisé avec Guy Lozac'h), 1978.
- L'ÉTERNEL DÉTOUR (empreintes et gravures de Marc Pessin), Éditions Le Verbe et l'Empreinte, 1983.
- CHEMIN BERNARD (gravures de Marc Pessin), Éditions Le Verbe et l'Empreinte, 1995.
- LA JAMBE COUPÉE D'ARTHUR RIMBAUD (illustrations d'Alain Simon), Éditions Voix Richard Meier, 1997.
- JUSTE LE TEMPS DE S'EFFACER (illustrations de Jean-Pierre Thomas), 1999.
- DOUCEUR JAMAIS CONQUISE (photographies, collages de Sarah Wiame), Éditions Céphéides, 2006.
- ÉLÉGIES POUR LE TEMPS DE VIVRE (gravures de Dominique Penloup), Éditions Le galet bleu, 2009.
- PERMANENCE DE L'APPROCHE (illustrations de Dominique Penloup), Éditions Le galet bleu, 2010.

Richard Rognet a reçu, pour l'ensemble de son œuvre, le Grand Prix de poésie 2002 de la Société des Gens de Lettres et le prix Alain Bosquet 2005.



# Élégies pour le temps de vivre Richard Rognet

Cette édition électronique du livre  
*Élégies pour le temps de vivre* de Richard Rognet  
a été réalisée le 10 avril 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070135622 - Numéro d'édition : 233725).

Code Sodis : N50467 - ISBN : 9782072453977

Numéro d'édition : 236262.